

PIETRAPAOLA / ABRACALABRA

Les choses de la pierre & autres. Lettre à Daniel K.
Les scrupules ou pas. Récit d'ici.
Les plaisirs de la chair & nos têtes. Poème de la commune.

Octobre 2015

Marion Renauld

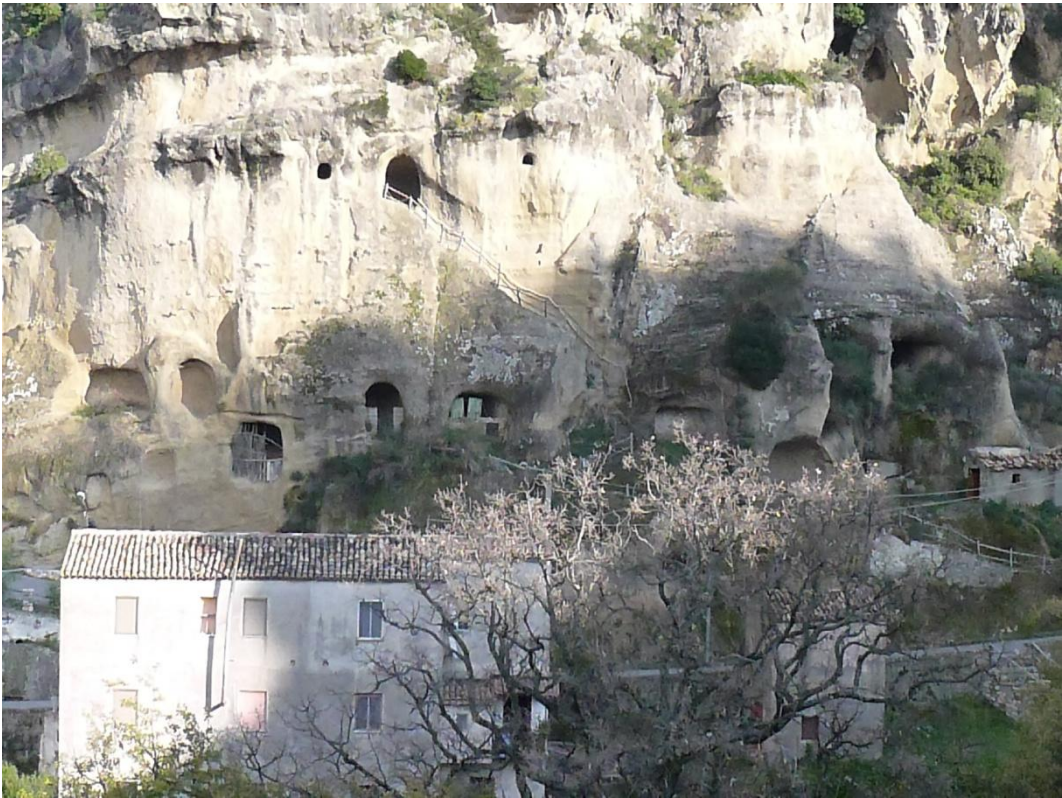
Les trois textes qui suivent ont été écrits en Italie du Sud lors d'une résidence d'artiste tenue par Daniel, né dans ce village de Pietrapaola, revenu il y a peu, transformant la maison de famille en terre d'accueil pour projets artistico-stimulants.

Entre deux nuits et un jour de bus, en passant par Milan, Rome et des vérifications aux frontières, je me suis installée là-haut du 9 au 29 octobre 2015. Et Daniel m'a accordé la généreuse latence de faire ce dont j'avais envie, avec soutien technique.

En l'occurrence, cinq peintures ont fleuri sur les murs du village, plus une dans sa cuisine. Ce sont de courts poèmes, une phrase en italien aux mots entrecoupés de points des plus ronds et noirs, et qui font à pu près soixante centimètres de large sur quarante. Il faut imaginer un rétroprojecteur vibronnant dans la nuit, cinq heures, un pinceau des plus minuscules et un télégramme, donc, en passant.

Ici le premier texte est une lettre, les deux autres sont des livres.

Si tu y vas, n'hésite pas à cogner à la porte, le café est excellent.



**LES CHOSES DE LA PIERRE & AUTRES.
LETTRE A DANIEL K.**

18-21 octobre 2015.

Ce texte est une lettre adressée à Daniel K., l'hôte de mon séjour en Calabre, donnée le soir de mon départ.

Ce sont dix-sept pages frappées sur papier blanc cassé doucement jaune, format portrait, moitié de feuille A4 standard.

Chaque paragraphe ici représente une pleine page. Dans la version originale, l'espace est strictement justifié jusqu'au bord à droite, et les mots s'arrêtent donc à l'endroit où la machine ne peut plus aller.

Des blocs, des briques.

Une autre version est la voix enregistrée de Daniel en train de lire sa lettre. Quoique parlant et comprenant le français plutôt parlé, le style et la découpe rigide des mots en fin de ligne font de ce flot de paroles une sorte de mélodie hachée, souffle repris à d'improbables endroits, mais rythme enjoué, sourcils froissés parfois, sourires sur la langue.

Histoire de gratitude et d'enchantements secoués.

Cher Daniel,

Ah ça, merci bien! Forcément merci.
C'est complètement con, encore toujours dire merci, et merci pour quoi, merci pour l'accueil, pour la maison et pour la manière que tu as de permettre, par exemple, de permettre à moi de faire des choses, des choses et d'autres entre les pierres, forcément encore toujours les pierres, ici partout, alignées, courbes, vieilles sales sablonneuses et vivantes, mêlées de vert, de milles verts, ce village, ton village, votre village au milieu de nulle part perdu comme ça dans le rade, le déchiré, le sinueux, une misère de vie, une terre généreuse, une histoire féroce, les pierres tendres, les pierres brutales, les pierres comme ça, il faut toujours encore faire avec. Daniel, donc, faisons avec.

Cher Daniel,

Ah ça, merci bien ! Forcément merci. C'est complètement con, encore toujours dire merci, et merci pour quoi, merci pour l'accueil, pour la maison et pour la manière que tu as de permettre, par exemple, de permettre à moi de faire des choses, des choses et d'autres entre les pierres, forcément encore toujours les pierres, ici partout, alignées, courbes, vieilles sales sablonneuses et vivantes, mêlées de vert, de mille verts, ce village, ton village, votre village au-milieu de nulle part perdu comme ça dans le rude, le déchiré, le sinueux, une misère de vie, une terre généreuse, une histoire féroce, les pierres tendres, les pierres brutales, les pierres comme ça, il faut toujours encore faire avec. Daniel, donc, faisons avec.

Toi progressivement dans le temps, à l'improviste et puis en réfléchissant un peu, en te rappelant des souvenirs, en construisant des phrases au futur qui raccrochent au présent, toi bâtisseur, toi bricoleur, toi rêveur toi sentant toi balbutiant, toi rigolant, tes sourcils qui dansent pour jouer la malice, toi polisson et toi doutant, tes mains dans les feuilles, dans la pâte, sur le manche, et tes mains qui frappent, ton nez rond et tes pieds qui ont bien bougé, qui bougent ici jusqu'à Pietrapaola, bout de Calabre, abracalabra. Progressivement tu t'installes. Un endroit, des gens, des gens qui ont vieilli et qui sont revenus, des gens qui ont vieilli sur place, des gens qui ne veulent pas vieillir ici. Tu montes une résidence d'artistes et autres, venez cuisiner, danser, vous poser, amis, focaliser votre énergie.

Bon, quoi, « art » est un moche mot, et « énergie » aussi, ça fait propre où les pierres sont pierres, voilà tout sans besoin de dire, silence musique et chaos. Tu montes quand même une *Kunsthalle, veni vedi vinci* à Pietrapaola, disponible par voies aériennes pour pas grand-chose. Pendant ce temps, le monde, le gros monde avec ses grands événements et ses grossiers puissants et ses bouffons de mauvais rôles, ses mascarades absolument horribles, bandes de vicelards de

fouteurs de merde, promettant l'ordre et le bien-être, salauds de ratés, donnant pas envie d'y mettre un môme là-dedans, classique, veule, sournois, mal-baisés, certainement mal baisés, trop vite, sans la fragile montée du désir, celle qui appelle, celle qui émerveille, bandes de casseurs de lendemains sympas, doux, qui chantent. Nous nous y efforçons.!

T'écrire ici me plaît. Me plaît égoïstement, autant que les deux points sur le i, ï, pleins d'encre, pleins de frontières floues, typographie de la chose, noir organique. Respirer là, entre les pierres, aimer les murs blancs, aimer tellement les murs blancs à les caresser, à les regarder de tout près, très près, parfaitement sous le nez. Les grands événements dans une poussière. Le pinceau jusque dans les zones de combat, effleurant le malheureux, effleurant cinq heures dans la nuit muette, n'importe quoi, vouloir donner un sens à tout ça, vouloir pouvoir apprécier, apprécier tout court court. Te montrer me plaît, regarder les murs et voir des choses qui n'y sont pas encore, qu'on voudrait y voir, qu'on se donne les moyens de voir, que tu rends techniquement possible, que je plonge les deux mains dedans, main précise, mains tenant. Le.vitamine.per.il.tuo.cuore...amico.mio...sono .sempre.le.bellezze...&.sempre.adesso. Les vitamines pour ton cœur, mon ami, sont toujours les beautés, & toujours maintenant.

Je ne sais pas combien de fois j'entends chaque jour depuis dix jours, *é bello ! é bella !*, chaque jour qui tourne, ça s'apprécie. J'ai aussi entendu la cloche faire sa mélodie chaque foutu jour, chaque drôle de jour, et un jour, la traduction de l'idée selon laquelle oui oui, en buvant le café, les grands hommes du siècle dernier, les deux gros fachos, moyen que ça aurait été pas mal, la victoire, note que c'étaient des types malins, fallait voir ! Des autoroutes et des bagnoles, ça rattrape un peu la mauvaise fortune de départ. Salvatore n'a pas eu de chance, son père est mort quand il avait six ans. Enchaînons les histoires, racontons l'Allemagne pendant quarante ans, sortie de défaite, salaire correct, filles

envoyées à l'université, espoir dans la connaissance, intérieur sobre, propre, digne, pluie qui est la même partout bruyante, plus ou moins question de vie ou de mort. Ici beaucoup de belles maisons prennent l'eau.

Alors tu ré pares, tu te réveilles et d'abord avec le fouet tu agites le lait que tu voudrais entier, tu prends des vitamines de fruits, dans les narines l'odeur des grains de café, et tu t'en vas réparer les maisons, combattre l'eau à pieds, agent infiltré anti-infiltration, conquérir le village, avoir la tête partout, avoir un corps qui bouche les trous. Daniel, ce n'est pas une résidence d'artistes qu'il te faut monter, c'est une entreprise de travaux publics.!. *Residence of art and other public works – please private interests, away.* De la truelle au pinceau, du balai à la baguette, de l'écran au clavier. Tiens, qu'est-ce qui est le plus « chose publique », entre passer trois heures à regarder ton tél ou cinq heures un mur ? Et le plus juste ? Passer sa vie à étudier l'épidémiologie ? A cueillir des olives ? Qu'est-ce que qui est le plus con, le moins moche, le plus drôle, et le drôle pourquoi ? La chose publique c'est nous. Chaque fois ! Toujours ! Encore !

Il n'y a aucune raison de faire ce qu'on fait, cela qu'on fait plutôt que d'autres choses, c'est comme ça, est-ce que c'est comme ça ? Qu'est-ce qu'on veut ? Vivre dignement, avoir des sensations, donner des sensations et puis gagner sa vie, avoir plaisir si possible. Nous mangeons, nous mangeons, nous avons faim, nous résolvons chaque jour ça, tout le monde le sait, *sacchieti di merda*. Pourquoi je te dis ça, hein ? J'ai envie de dire ça, peuh, j'écris ça, la pluie tombe, la nuit c'est déjà fait, demain chante, j'ai comme envie de résoudre la crise du monde, absolument, avec des foutus magnifiques, fichtrement beaux, ronds, noirs, assez gros points. Ce sont des coups de rage, des pinceaux furieux, des tentatives de pinceaux qui chatouillent. Après on est confiants, en tombant dessus on s'aligne.....

Alors tu t'alignes comme le petit soldat avec ses confrères sur l'étagère de nos grands-pères, tu t'alignes devant le peloton d'exécution, tu t'alignes en cadence

pour semer le grain, comme tu vas ranger les bûches de bois pour l'hiver, comme devant un patron ses employés, employé d'une entreprise de travaux publics, ou patrons, ou amis sur facebook, quel groupe tu veux autour de toi, petit point, en rangs réguliers. Tu t'alignes pour vibrer dans les passantes pupilles des pas pressés, et puis tu refuses de t'aligner, tu alignes les produits sur le tapis du supermarché, les chevaux dans la lumière au centre de la scène, les notes à la flûte, tu les enchaînes, tu les accordes, tu les coordonnes, tu les ordonnes. Moi je fais les points, toi tu mets les câbles pour la sauce.

Peut-être un fort sentiment de dégoût et de rejet de certaines purées de vraies réalités qui font mal, peut-être un fort degré de tragique, comment peux-tu ne pas ! un sens aigu surdisproportionné de la stupide nécessité, une colère, tu vois, monumentale et immémoriale, impossible d'ériger une statue avec une foutue date surprise, une colère et une profonde tendresse sucrée et mielleuse, bleue à s'en noyer, à s'en pourlécher, une sacrée envie tout le temps de continuer à crapahuter comme ça, entre les pierres, chaque fois que c'est possible, plonger, résister, aimer ! un désir aigu surdisproportionné de l'autre, des autres, de vous, de tout ça, de voir, de goûter, l'idylle des étoiles qu'on se pâme à contempler, qu'on contemple un moment, qu'on fait passer dans la vallée, qu'on veut faire ici, la pâmoison des pierres, l'effusion de cœurs, la bêtise innocente et frôlant le risible d'un royaume des cieus en bas, tous les hommes prêts et déjà reniflant le bon plat, se chamaillant gaiement pour encore toujours plus de plaisirs.

Dis-moi Daniel, tu ne crois pas qu'il y a certainement beaucoup de choses (de pierre et d'autres) qu'on ne fait pas par plaisir, mais que seules celles qui le sont (de pierre et d'autres), comptent. Aligner les cailloux marquant les événements plaisants, grands ou petits, compter les moutons qu'on adore voir gambader et dont on apprécie (il faut le dire) la cuisse. Enfoirés d'abatteurs, rusés fermiers, noble berger. Et dans la voiture qui nous ramène depuis la ville, le petit Dario me lit de la poésie, une histoire d'aveugle. Un caillou. Faire du bruit en mangeant

très sérieusement du japonais sur la table du salon. Un caillou. Aller se baigner. Un caillou. Mais aller se baigner trop vite, pas de caillou. Parler couleur un caillou, parler à un copain, un caillou, parler et décrocher un contrat, parler nonchalamment, inventer les paradis fiscaux, faire compter les artifices, inventer le parapluie, une montagne.

Alors quoi n'est-il pas ? Liste de choses à faire, cocher le mur, le cocher d'une bonne croix rouge de deux mètres de diamètres, 2M26 forcément, spéciale dédicace, union dans les travaux publics, rejoignez-nous ! Opprimés des forcés ! Un pansement solide ! Un viseur efficace ! Un multiplicateur extraordinairement sensationnel ! Tu peux donc aussi créer une association, beaucoup plus réaliste que ce divertissement humanitaire (qui sauve des vies sauve qui peut !), et qui s'appelle « Médecins pour frontières », ou même carrément « Guérisseurs de frontières ». Boucher. Durcir. Relier. Evidemment faire une anamorphose, c'est-à-dire le genre même et typique de mensonge grandeur publique, te faire croire que le mur, ça y est, il est réparé, alors que pas du tout, et tu sais bien.... Tu.te.lèves...&...tu.

voudrais.pouvoir.être.au.sec.dans.tes.maisons.!. Mentir te plaît. Illusionner jouer.

Portrait de l'homme de pierre. Portrait point. Magicien des causes perdues, rêveur de fêtes, procrastinateur de tâches embêtantes, nulles, les taxes, une carie, la conquête de ne serait-ce qu'une seule subvention. Fenêtre sur grottes, cœur fendu, traine-savates, conteur de ta vie, appréciateur de jolinesses, conscient de tes bas, amoureux brouillon, enfant amoureux, amoureux de l'instant, enfant qui grandit dans son rapport au temps, avant, après. Ailleurs, obstiné pour s'accrocher ici comme plante dans son pot qu'il faut aider à grimper, obstiné pour chercher tout seul et aider l'escargot à porter sa coquille où il veut, remerciant d'une voix authentique, roulant tout confort sur les routes en lacets, homme, enjôleur volontaire, enfant bien élevé, filou, ami, amant, fils,

futur père (futur père ? est-ce là l'intrigue ?!) et sculpteur, sculpteur de sa vie, lâchez-moi les baskets, regardez mes baskets, venez en baskets !

Le reste est post-scriptum, *dopo testo*, autrement dit le magma de-ci de-là, ante-mortem. Tu me rires, tu me fais plaisir, au revoir et merci. Au revoir et merci. Graines de conséquences suspendues dans la maturation lente, quotidienne, improvisée. Effets délirants jusqu'à s'épandre sur le dehors, pour tous les nez et tous les mentons du monde ! Effet sortie de placards, contrôle de la poussière qu'on laisse, télégrammes am stram gram. Pique & pique & colegram (cette réplique ne veut rien dire). Le premier de nous deux qui rira. Menace. Promesse. Organisation. Colis piégé. Paquet cadeau. Effet plaisanterie, effet galanterie, effet gourmandise, livraison d'émotions, projections crasses et projections douteuses, projections enthousiastes, tout retaper, fêter, faire profiter.

Et une fiche explicative de rien du tout, espèce de réducteur de tendance, une fiche-moi pas la paix ! Un bon de commande de merveilles futures ! Encore du beau-à-voir et du facile-à-aimer ! Non, pas du facile à aimer ! Du rugueux, du noué comme les troncs des oliviers pour du pur concentré de plaisir ! De la caillasse de tendresse, bordel, des tirs de lance-bontés. Encore du bombardage de gentillesse, j'ai le mal des fleurs, j'aime aimer, je ne désaime que tragiquement à la façon des foutues fins du monde, apocalypse et renaissance désespérée, toujours encore, fiche pas la paix, fiche la pagaille intensément, ardemment, furieux chevalier, cœur allumé, œuf brillant en haut du rocher, mains farfouillant, petits cailloux bien au chaud à l'abri dans les sentiments. Rien de grave. Rien à graver. Tout à savourer. Bonbons fausses pierres.

Les bises de la fin & autres.

Portrait de l'homme de pierre. Portrait point. Magicien des causes perdues, rêveur de fêtes, procrastinateur de tâches embêtantes, nulles, les taxes, une carie, la conquête de ne se rait-ce qu'une seule subvention. Fenêtre sur grottes, coeur fendu, train de savattes, conteur de ta vie, appréciateur de jolieses, conscient de tes bas, amoureux brouillon, enfant amoureux, amoureux de l'instant, enfant qui grandit dans son rapport au temps, avant, après. Ailleurs, obstiné pour s'accrocher ici comme plante dans son pot qu'il faut aider à grimper, obstiné pour chercher tout seul et aider l'escargot à porter sa coquille où il veut, remerciant d'une voix authentique, roulant tout confort sur les routes en lacets, homme, enjôleur volontaire, enfant bien élevé, filou, ami, amant, fils, futur père (futur père?! est-ce là l'intrigue!) et sculpteur, sculpteur de sa vie, lâchez-moi les baskets, regardez mes baskets, venez en baskets!



**LES SCRUPULES OU PAS.
RECIT D'ICI.**

23-24 octobre 2015

Ce texte est un livre de douze pages, faisant suite à la lettre et poursuivant la chronique.

Le papier provient d'un bloc-notes de la marque japonaise MUJI, acheté à Paris et glissé dans le sac à dos, couleur gris clair un peu brouillonne, un peu moins allongé et un peu plus large que le pour-nous-classique format A5.

Chaque paragraphe ici représente aussi une pleine page et les mots s'arrêtent aussi quand la machine, à l'instar d'un mulet, refuse d'aller plus avant.

Des blocs, des masses.

Il n'y a pas d'autres versions. L'original est à Nancy et s'amuse sur l'étagère en bois avec le troisième larron.

Histoires de personnes et d'intranquilles paysages.

Nous sortons de trois jours de mauvais temps, un dehors qu'on redoute, et puisqu'il y a du vent et bientôt du bleu à nouveau, allons voir la mer déchaînée, le bord béton vide des plages d'été que la voiture déroule, les mouettes faisant du vol stationnaire, la pêche au ralenti, les vagues comme les lions hurlant, ceux qui ornent la façade de l'accueil de la fabrique de fer forgé, où travaille Vito. Allons voir Vito, son souffle musical dans la fanfare locale, avec lui le fils de Maria et Nicola, le haut de Pietrapaola s'embarque pour le bas, le travail, le dynamisme des genres de ville, on y trouve des places publiques peu réussies, l'odeur de l'argent, partout le commerce, partout des enseignes, et les vagues, blanc sale, vert d'eau, ciel grisonnant que tranche au loin une ligne pure.

Nous sortons de trois jours de mauvais temps, un dehors qu'on redoute, et puisqu'il y a du vent et bientôt du bleu à nouveau, allons voir la mer déchaînée, le bord béton vide des plages d'été que la voiture déroule, les mouettes faisant du vol stationnaire, la pêche au ralenti, les vagues comme les lions hurlant, ceux qui ornent les façades de la fabrique de fer forgé, où travaille Vito. Allons voir Vito, son souffle musical dans la fanfare locale, avec lui le fils de Maria et Nicola, le haut de Pietrapaola s'embarque pour le bas, le travail, le dynamisme des genres de ville, on y trouve des places publiques peu réussies, l'odeur de l'argent, partout le commerce, partout des enseignes, et les vagues, blanc sale, vert d'eau, ciel grisonnant que tranche au loin une ligne pure.

Nous allons faire les courses. Devant le supermarché, des vols stationnaires aussi, voitures, cartons, quelques corbeilles et babioles que deux hommes noirs bien emmitouflés tentent de rendre alléchantes, des sacs. Faire les courses. Mener les chèvres à leur pâturage quotidien, sans week-end, sans fermeture des prés, pour ce qui est de l'heure. Quant à la possession privée des terres, c'est toute l'histoire des hommes qu'il faudrait rappeler. Plus tard dans la montagne, tout en haut, le plus loin de la mer, deux vaches se touchent le museau sur le bas-côté. L'air dubitatif au son du jazz, les oreilles grandes ouvertes, deux petits points noirs pour les yeux. Les vaches ne vont pas faire les courses, on mène les vaches seulement quand on a une terre à soi. Une terre à soi. Cette idée remue n'importe qui ici : nous en avons, nous en manquons, nous en voulons et nous n'en voulons plus.

Nous allons par hasard sonner chez un homme qui fut autrefois potier, four dans le garage et fiat bleue ancien modèle dans le hall avant la porte à droite. Les marques de voiture, les marques sur les visages, lui, sa femme, les mains, les planches enveloppées de poussière dans le laboratoire, avant, avant c'était sans le four à gaz, les cuissons trop chères, avant les voisins que gêne la fumée, et maintenant sur le sol, une quantité incroyable de bouteilles en plastique, pleine

d'eau sans couleur. Nous allons dans les intérieurs, nous sortons pour entrer, nous allons dans les oliviers en fer peint, nous allons dans les statues vierges, en série, du romain, du réaliste, du féminin, du félin, du saint, du petit nain de conte de fée, un vieil homme peu amène, une question rapide. Nous buvons un café dans un café plein d'hommes, nous buvons un café avec Vito, nous arrivons au château.

Propriété de Nicola Flotta, folie de Nicola, chantier pendant quatre ans, ouvert depuis dix ans, un vrai château comme tu en rêves, dedans des pièces immenses avec des lustres qui étincellent, deux cents mariages pendant l'été, Nicola baignant dans l'écume aphrodisiaque, des lions, des aigles, des anges, des déesses, des cupidons, des trompettes et des nuages, le ciel bleu sous la voûte et les tables pour recevoir des empereurs, deux assiettes dans un coin comme deux souris, quatre fourchettes, trois couteaux, deux verres, une surprise de circonstances, tu te retrouves à manger un repas de pacha tout près d'un groupe d'Allemands, tout près, quinze mètres, l'or des sommets, les médaillons à l'effigie de Nicola Flotta, un pâtre avec ses moutons, et une rose rouge, flottante. Les exploits sont affichés sur les murs en photos le long des volées d'escaliers, et tu peux toujours pousser la barre noire vissée sur les portes, si tu veux de l'espace.

Nous goûtons au luxe. Au grand luxe. Au luxe de pacotille, repas offert et serveurs d'une amabilité non feinte, qui nous racontent où, quand, comment, demandent, s'étonnent et présentent les sept plats qu'engloutissent peu à peu Banche-Neige et le Prince, Sancho Panza et Don Quichotte, Monsieur d'Italie, enfant du pays, Madame de France, complètement par hasard, voilà, du faux partout mais du vraiment bon, le vin qui va bien, la grappa finale, le ventre rempli à l'œil, les largesses du roi, la reconnaissance du peuple, soudain le fracas d'une assiette par la volonté d'un homme qui aime ça, enfantillages et partout clichés d'amour, mariage à trente mille, mégalomanie. Devant la mer, à travers

les vitres souvent lavées, trône une ébauche de maison pas finie, en béton, avec des pointes triangulaires sur le toit. Le château, lui, découvre ses créneaux, pas pour un sou effrayé par ce fantôme de modernité, ce vulgaire champignon.

Intérieur/extérieur. Nous sortons pour entrer, nous entrons pour sortir, la veille vues des images d'un vieux pâtre et ses chèvres, un rôle dans un documentaire, un intérieur fonctionnel, monacal, pas festif, rien de festif, c'est foutu dur de vivre, remballe tes trésors. On bénit la poussière sur le sol de l'église, on la croit curative, corps fichus, corps fourbus, travail bestialement honnête, pas de fioritures, une pierre sur le couvercle pour empêcher la fuite inopinée des escargots hors de la boîte en fer, un bâton pour grimper, des petits cris de voix réguliers pour guider le troupeau, les saisons, la même histoire, naissances et morts en rythme, cycle, ronde animée pour célébrer l'immense tronc de l'immense arbre sapin qu'une armada d'hommes abat, effeuille, traîne, monte et grimpe, atteindre le sommet, toujours, les cadeaux, les récompenses, les défis.

Nous vîmes le long du mur qui mène à la mer, cette phrase qui disait « *l'ultima notte del mondo, io la passarei con ti* », la dernière nuit du monde, je la passerai avec toi. Et cette autre phrase à Cozenza : je t'aimerai comme dans les contes de fée. Je vais bien quand je me rappelle son amour pour moi. *Ti amo ti amo*, je t'aime, que ça le long des jours, à et côté la politique, le fric, les magouilles, les abandons de chantiers illégaux, les abandons de domiciles, les abandons de langue trop pendues. *L'amore*, la mort, la guerre, la beauté, la tristesse, le sens du devoir, la liberté. Nous vîmes deux mariés manger plus loin les mêmes plats que nous, essayer pour voir, réserve ta date en décembre. Nous vîmes des goûts dissemblables, le monde dépareillé. Nous vîmes des hommes qui croyaient vivre des songes, feux d'artifices à épater la galerie, des rires, des exubérances et du peu, du si peu, du toujours beaucoup trop. *Molto troppo. Sempre troppo.*

Et nous en rajoutâmes. Je vis des murs de pierres avec leurs trous carrés pour les poutres qui permettent de bosser. Je vis des grottes et de la vieille

sédimentation, du grand art géologique, paléontologique, le bout incandescent d'une barre qu'on martèle sous une machine bien lourde, activation pédale. Je vis des vagues serrées en parois lisses et claires, pris mon pinceau, prends mon pinceau, peins des points, des yeux de vache, des scrupules, des grains de café, des taches, des ombres, des météores, un gros plan sur un rouleau de réglisse, le fond d'une bouche ouverte suspendue, le résultat de l'imagination, Pietrapaola, dix ans après l'ouverture du château de Nicola Flotta, mon nez si près du coin de l'angle toute recroquevillée là, ton nez collé à l'objectif, avec d'autres nez, dans la voiture. Nous vécûmes dans des vagues caprices, nous vivons des humeurs caprices, nous trouvons bien des points appréciables.

C'est avant la via roma, en bas du pli sortant qui fait banc près de la fontaine. Une femme avec enfant et jarre. Cette phrase : « *alla fine, canteremo per parlare & invece di camminare, balleremo* », à la fin nous chanterons pour parler & au lieu de marcher, nous danserons. Avec des petits points entre, autour, et quelques points d'exclamation, et une erreur grossière réparée en blanc dans la lumière de la nuit jaune, une catastrophe, une catastrophe relative, un ventre qui digère, une manière appliquée au raz, Madame de France est *punto punto punto*, ça chante au karaoké du bar et des chansons d'amour, s'il vous plaît, des cris de cœur au microphone, le nez dans l'écran, quelles erreurs irréparables, l'endroit où tu dances, ta voix. Le petit pâtre, les petits points, il s'en fout. Des étoiles dans le ciel servent à nous orienter, alignement lacté, fromage de chèvre chaque matin du monde à six heures. Et puis nous avons voulu voir une autre chose.

La musique, ce sont des guitares et des voix de Grecs, croisés enregistrées à même la rue, ou lancées par le tourne-disque. La danse, c'est un grain de maïs intrigant un piment rouge et pointu, sur fond blanc de lumière, projeté au mur. C'est le rond d'une future fleur de glycine, et le côté d'un cube de bois, clair et petit aussi, leur valse dans le coin de ciel bleu au-dessus de la vache, pochette vinyle mythique et chauffée beaucoup trop, valse de l'aiguille de lecture au gré

des monts grumeaux, *molto troppo*. Le jeu, c'est un mot croisé monumental, et pourquoi pas anamorphique sur trois façades. Et l'exorcisme des statues ; nous sculptons un dinosaure et nous y inscrivons le nom des nouveau-nés. Ici est tombé du sexe de Madame, ci-avant visité par Monsieur, le diabolin que voilà, le doux ange que voici. Le dinosaure est vieux et espiègle et il sait comme savent les *nonna, madre mia* ! Il tient entre ses dents le fil qui tient le paquet. Au début c'est pour nous.

Des cailloux futurs.

Intérieur/Extérieur. Nous sortons pour entrer, nous entrons sans sortir, la veille vues des images d'un vieux pâtre et ses chèvres, un rôle dans un documentaire, un intérieur fonctionnel, épuré, monacal, pas festif, rien de festif, c'est foutue dur de vivre, remballe tes trésors. On bénit la poussière sur le sol de l'église, on la croit curative, corps fichus, corps fourbus, travail bestialement honnête, pas de fioritures, une pierre sur le couvercle pour empêcher la fuite inopinée des escargots hors de boîte en fer, un bâton pour grimper, des petits cris de voix réguliers pour guider le troupeau, les saisons, la même histoire, naissances et morts en rythme, cycle, ronde animée pour célébrer l'immense tronc de l'immense arbre sapin qu'une armada d'hommes abat, effeuille, traîne, monte et grimpe, atteindre le sommet, toujours, les cadeaux, les récompenses, les défis.



**LES PLAISIRS DE LA CHAIR & NOS TÊTES.
POEME DE LA COMMUNE.**

25 octobre 2015

Ce texte est un livre de quinze pages qui cherche à clore le flux ritalo-gaulois. Provisoirement, bien sûr, et universellement.

Le papier a été récupéré il y a quelques années dans une ancienne imprimerie lorraine laissée à l'abandon, complice de route du bloc-notes et des autres bricoles. Couleur chair, format carré de quinze centimètres de côté, grammage plus cartonné.

Chaque paragraphe représente également une pleine page et les mots subissent le même sort que précédemment, fin de ligne, coupure sémantiquement aléatoire.

Des blocs, des grottes.

Il n'y a pas non plus d'autres versions, mais on trouve l'ensemble du trio chez Daniel grâce à l'invention de la photocopieuse.

Histoires de temps libres et d'espaces occupés.

Sur le paysage long comme une traînée
d'escargot, Dario déroule au loin une
ombre de mélodie au piano, un marmare
de première nuit de nouveau-né, à la p
lace des vagues, il fait chaud, l'air
est doux et le monde enfin s'évapore d
ans le soleil réapparu. On ouvre les f
enêtres, on se gorge de bleu, on va pl
us facilement récolter les olives, fai
re tourner les machines, poser une cou
che de blanc pour combler les jours en
tre les briques de la terrasse. Le pet
it Dario maintenant mange dans la cuis
ine, sous un toit italien, dans l'air
de la Calabre, l'air qui creuse les ri
des, l'air qui fait fredonner, l'air q
ue tu cries sur la place publique, rem
pli d'amours déçues, de délices à crev
er, d'insouciance de gamin paumé. Vai!

Sur le paysage long comme une traînée d'escargot, Dario déroule au loin une ombre de mélodie au piano, un murmure de première nuit de nouveau-né, à la place des vagues, il fait chaud, l'air est doux et le monde enfin s'évapore dans le soleil réapparu. On ouvre les fenêtres, on se gorge de bleu, on va plus facilement récolter les olives, faire tourner les machines, poser une couche de blanc pour combler les jours entre les briques de la terrasse. Le petit Dario maintenant mange dans la cuisine, sous un toit italien, dans l'air de la Calabre, l'air qui creuse des rides, l'air qui fait fredonner, l'air que tu cries sur la place publique, rempli d'amours déçues, de délices à crever, d'insouciance de gamin paumé. *Vai !*

A vingt ans, Vincenzo porte le tatouage de son nom sur l'avant-bras et la peau tendre, où tu remarques aussi que ça fait mal. Entre deux signes de dollar, un semblant de sainteté, des envies de luxe. Vincenzo va dans sa maison pour chercher un pinceau plus gros, veut m'aider à repeindre le bout de mur près du sol, à l'angle de la via roma, place publique, caresse de pinceaux, réfection de sentiments collectifs, envies mêlées de beauté. Bonté. Ce n'est pas le mur que Vincenzo veut caresser, ça ne lui plaît pas, car ce qui lui plaît, c'est peindre seulement le mur comme ça, là, maintenant, et penser que la commune devrait me payer, et les singes, la musique, la forme des notes, les paradis artificiels.

Ce qui lui plaît, à Vincenzo, est sûr comme une évidence, sous sa capuche sombre et ce « bouuh » qu'il fait quand il n'a pas la réponse. Son coup de pinceau beaucoup plus rapide, ce soudain réveil de sa volonté, et nos deux yeux sur le mur, le pot de peinture, le mur, les creux, les reliefs, aspérités aspirant à la perfection, Vincenzo passe le blanc, mon doigt sur le marbre pour ôter le trop léché, nous sommes d'accord. Sacrement d'accord. Tous les murs du monde qu'il faudrait repeindre, peindre, réparer, édifier, détruire, bourrer de sens et de sentiment et quant à sentir, les minuscules grains à la pliure avec la terre, le dos de Gasparino, gentiment poilu, le chat sur les intersections des lignes en pavés devant nous. Passions sur mesure.

La phrase écrite pour la tête, ce fix-it à hauteur de pieds, achevée le soir et salie le lendemain, abimée de chaussures bêtes et méchantes, Vincenzo il dit, intentions mauvaises d'hommes de merde, ou pas fait exprès, juste s'asseoir et baver des jambes. En tout cas, faire et défaire et refaire. A la fin, nous chanterons pour parler, et au lieu de marcher, nous danserons. Déjà ils chantent, les jeunes du village perdu, karaoké quand le bar est ouvert dans la nuit, cris d'amour sur petit écran, et cætera. Mais chanter toujours, à la fin, au début, sentir le flux, inviter à la ronde. Vincenzo n'aimait pas la première phrase que j'avais choisie, alors tu choisis, et puis tout refaire. Des points, des points, des points et des lettres. Prendre avec.

Sur la place de la commune trônent une fontaine et un point d'eau, une statue religieuse de femme au voile, des voitures, une fresque bucolique, des entrées de garage, un bar et des arbres, et ce sont des grottes éclairées jaune qui donnent l'arrière-plan. Il y a aussi des bancs en rond autour de la fontaine, et le monument à la gloire des morts, de la patrie et de la guerre, des guerres, protégé par une grille à hauteur de cuisses, aux couleurs du drapeau vert, blanc, rouge. Regarder et savoir quoi regarder. Sur la place publique du village gisent des époques révolues, forcément, et des fiertés dont on n'a plus que honte, dont on ne sait foutu que faire. Parfois les vieux se posent ici, et les jeunes, voitures ouvertes, musique de téléphone.

Le petit Dario s'est remis à jouer, on veut le ciel et les montagnes en public de Dario, pas seulement le cortège final pour traverser les rues, rassembler les âmes. Fais tes gammes, petit Dario, sur les mamelles de la terre-mère pas partie. Pas patrie, doigts en cadence, boudins de doigts qui dansent. Et la veille au château, vieux vrai château, un plafond lever de rideau, femmes au bouquet champêtre accoudées à trente mètres au-dessus, la *banda di Pietrapaola*, Carmina Burana, notes dorées, désirs d'oreilles, joies toutes écarquillées, le professeur mime les mesures dans son habit queue-de-pie blanc, trois

trompettes se lèvent et jouent les yeux au ciel, vigneron de luxe, forgeron de luxe, paysan de luxe.

Après le jour, la nuit intime. Il n'y a plus de cris d'amour. Chair de la chair. Eros bestiaire. Plus rien de ce qui fige les statues, menue politique de ton corps village, lenteur absolue de la route entre ton nombril et ton cou. Des grains de beauté, des points, des gouffres de plaisirs, la molle paroi de ta peau et mon doigt pinceau, le moins rapide, le plus intense. Cette tragique absence de frissons des murs de maisons. Et fluides. Mon transparent liquide, ton blanc sapide, le goût de reviens-y de nos salives, et moi pot, ton pinceau, moi langue, langue et papilles, langue sans bois, langue partout, soif sauvage, soif imprudente, soif à troubler la voie publique.

Qu'est-ce que tu fais pour ton pays, ta terre, ta famille, et gagner l'argent ? Qu'est-ce que tu fais pour vivre et qu'est-ce que tu fais vivre ? Ou tu passes aux toilettes après manger, à la crèche après l'amour, à l'église après les scrupules. Du bon temps avec tes amis, des savons aux imbéciles. Tu passes ton temps sans savoir et tu parles puisqu'il faut parler, tu marches pour aller, tu joues quand tu ne travailles pas, ça va ça va. Ritournelle de la vie millénaire, ouvriers du devoir, festivités-bonus, parenthèses dans l'absurde, excès d'absurde, émotions bizarrement mises. Les gammes du petit Dario, la récolte des olives, la réfection des toits percés, Sisyphe si Sisyphe dans l'insignifiant. Grandiose.

Ces pentes de montagnes déversent leurs arbres et les cailloux, ces pans entiers de verts embouteillés, ces à-plats à l'oblique près des sommets fléchissant sec, cette sève de dinosaure inondant la vallée, tentation de Satan d'infinis belvédères. Dedans, quelque part, un bruit de tronçonneuse, un homme qui choisit, pas un ermite, un agité. Tableaux de maître de nature qu'on voudrait toujours encore en vie. Dedans, un village. Ce que voit d'abord l'explorateur, ce sont les constructions : toits, murs, fenêtres, portes, lumières et choses de l'électricité. On est gorgés de vertes courbes, on élève du droit, on rêve aux seins

dodus, abris dans la tempête, feux de joie, tours de garde. Bruit de batterie pour secouer les oliviers, promesses de douceurs avalées.

Et puis merde, après tu ne sais pas, tu ne sais plus, destins de points, aboulie collective, individu roi sans sujets, gestes décomposés, éboulis à flanc de coteaux, à fleur de peaux. Comprendre rassure, ne pas comprendre mortifie, comprendre, parfois, mortifie aussi et ne rien comprendre ravit. Nous sommes tous là à bricoler sans même ne serait-ce qu'entrapercevoir le plan d'ensemble. Pas besoin de plan d'ensemble ou quoi ? Juste faire ensemble, être activement d'accord, et putain de merde s'il te plaît, préférer les humains aux 2D d'images de virtuel de têtes de cons. Un lézard sur un muret. Les serpents plaisent à Vincenzo. Peindre un œuf et deux dinosaures à la place du monument pour les cadavres, « bouuh », ça le fait rire.

A l'endroit qui est désormais repeint en blanc gris, à l'angle de la via roma juste à côté de la fontaine, vois-la cette phrase que je voulais mettre et qui disait s'il te plaît, *per favore*, plaisons-nous irrésistiblement... ô toutes choses. *!..o.meglio.. !. !!!*. ô mieux.. !. Mais la phrase n'a pas plu à lui, pourquoi, parce que. S'il te plaît, explique-moi au mieux, bouuh ! On s'habitue à la présence de l'autre, on regarde ce qu'il fait et comment, on s'apprivoise sauf quand je ne sais pas, on ne veut pas ça, s'habituer, on refuse l'autre, on est indifférent, on l'oublie, on préfère voir une course de motos qui n'existe même pas maintenant pour de vrai, sous ton nez. Irrésistible frime. S'il te plaît, détestons-nous complètement, ô tout gâché, ô pires de nous.

Tu rappelles ce sens des réalités qu'on pose loin du poète, précieux ridicule, exclu de la cité puis racheté pour ses charmes, on aime s'amuser, on concède à l'idiot ses postures bouffonnes. Sur le muret de la terrasse, Jésus est une pelle verte, la divine balayette abandonnée par terre, un pinceau pour premier larron, un second, *membrana liquida elastomerica colorata n°2021*. Quelque part prier au son des cloches de chèvres, chanter les cloches, maudire les hommes,

maudire les cloches, maudire les pelles, braver toujours encore la poussière, bénie soit la matière. Quantité journalière d'horreurs, et chaque fois il s'agit de plaisir. De ressentiments, de tâches, de taches, maudites soient les taches, sage sage sage travailleur. L'épuisant, le bienvenu réel.

Enfin c'est ça, nous avons rendez-vous ce soir et nous bosserons à l'œil, précis, genoux pliés, serrés dans le froid, ta place publique, citoyen, nous y chanterons, nous y danserons, nous ferons plaisir à nos corps, carcasses rouillées, besoin de légèreté, complices dans l'effort. Au lieu du négoce, le loisir, l'étude, ami, apprends-moi, montre-moi, élève-moi, agissons sans mépris et sans condescendance, sans concurrence de bite de porc. Résoudre en soi tous les problèmes de l'univers et n'avoir plus qu'à irradier. Impossible. Inefficace quand si belliqueux tu aimes à être, blablas de contes de fée morveuses, hé, rendez-vous ce soir à l'or du ciel tombé. Une prise de courant suffit, avec le haut-débit pour connexion corps-monde.

Les choses du crâne & nos chéries.

Qu'est-ce que tu fais pour ton pays, ta terre, ta famille, et gagner l'argent? Qu'est-ce que tu fais pour vivre et qu'est-ce que tu fais vivre? Ou tu passes aux toilettes après manger, à la recherche après l'amour, à l'église après les scrupules. Du bon temps avec tes amis, des savons aux imbéciles. Tu passes ton temps sans savoir et tu parles puisqu'il faut parler, tu marches pour aller, tu joues quand tu ne travailles pas, ça va ça va. Ritournelle de la vie millénaire, ouvriers du devoir, festivités-bonus, parenthèses dans l'absurde, excès d'absurde, émotions bizarrement mises. Les gammes du petit Dario, la récolte des olives, la réfection des toits percés, Sisyphe si Sisyphe dans l'insignifiant. Grandiose.

